



**SEMIAL**  
**LATOTALE**



## — UN JUBILÉ, TROIS JUIPLER

Autant l'écrire moi-même : je suis un héros.

Enregistrer onze albums de chansons françaises en Belgique francophone est déjà, en soi, inouï.

Monter parallèlement vingt-cinq spectacles, sans un euro de subsides récurrents, touche carrément au sublime (ou alors, à un léger trouble obsessionnel compulsif).

À peu près privé de tout (argent, lieu, média, pouvoir, carnet d'adresses, rente de situation), sauf d'amour et de projets, je n'ai vécu qu'en proposant mes créations en partage.

Moi, je suis un prolo de la culture.

Auteur, compositeur, chanteur, acteur, homme à tout faire, j'ai survécu dans ce *pays petit* en pratiquant la polyculture intensive (chanson, théâtre, cinéma, journalisme, patates).

Aux dernières nouvelles, je faisais des frites pour les spectateurs sous un chapiteau forain...  
et j'écrivais des chansons.

Ce somptueux coffret te propose une zigzagante « compil » à travers quarante-cinq ans de valse, blues, swings et cantilènes, avec douze petites nouvelles en bonus. Semal, la totale.

Avec le bon ci-joint, les aficionados pourront même télécharger les cent soixante chansons de mes onze albums. Gaffe à l'indigestion.

Tu trouveras en outre dans ce petit livret des éléments biographiques, des photos, des anecdotes et quelques réflexions.  
Le puzzle rassemblé d'une vie en chansons.

## — MONSIEUR DE L'ÉGLANTINE

Je suis né à Bruxelles, le 6 mars 1954, dans un milieu enseignant, syndicaliste et progressiste.

Mon père, Jean, était ingénieur agronome à Gembloux. Humaniste, poète et peintre du dimanche, il avait accueilli à Zaventem la première délégation de la jeunesse chinoise. Ses solidarités tiers-mondistes lui valaient encore, vingt ans plus tard, des interdictions de séjour en France et aux USA.

Ma mère, Paulette Van Gansen, était biologiste et chargée de cours à l'Université Libre de Bruxelles.

Elle composait aussi, pour les amis et la famille, de jolies mélodies inspirées par le répertoire populaire et les chansons d'Anne Sylvestre : « *Monsieur de l'églantine / Dans son lit tout blanc / Sous sa mousseline / Dort en souriant.* » (Berceuse)

« Monsieur de l'églantine », c'était moi. Mes parents ont divorcé quand j'avais quatre ans, et j'ai rapidement hérité d'un beau-père (no comment).

Quand j'étais gamin, les réunions de la section CGSP-ULB avaient lieu à la maison, dans la pièce à côté de ma chambre.

Dans ce milieu familial stimulant, j'ai écrit, à dix ans, mon premier tract, en tapant à un doigt, au papier carbone, sur la machine à écrire de mes parents : « *Nous voulons nos récréations !* ».

Comme Obélix, je suis tombé dedans quand j'étais petit.

## — MAIS APRÈS LA RIVIÈRE, STEWBALL EST TOMBÉ.

J'ai fait mes primaires à l'école communale n°13 d'Ixelles, et mes humanités « Latin Sciences » à l'Athénée Royal d'Uccle I.

J'avais « sauté » la troisième maternelle, parce que j'étais « en avance ».

La suite allait prouver que, pour le même prix, je pouvais aussi être « en retard ».

Ni cancre, ni bon élève : ailleurs.

En sixième primaire, j'avais fini second de la classe, avec des premiers prix en français, en math et en biologie.

Mais je suis sorti de rhéto, à dix-sept ans, par le trou de l'aiguille, sans plus avoir aucun cahier dans aucun cours.

Par bonté d'âme, on m'a fait sauter trois examens de passage.

Il était vraiment temps que cela s'arrête.

Depuis mes onze ans, je fréquentais assidûment l'Union des Pionniers de Belgique, les scouts communistes, avec qui je défilais le Premier Mai, en chemise blanche et foulard rouge. J'y ai vite passé tous mes week-ends, toutes les vacances scolaires. Le soir, en colo, je massacrais à la guitare Hugues Aufray, Bandiera Rossa et Brassens autour des feux de camp.

Mais c'est aux Pionniers aussi qu'à l'adolescence, j'ai cultivé mes premières érections sur les slows bolcheviques de Procol Harum et Wallace Collection.

Dans la famille Marx, on avait Karl en même temps que Groucho.

Après la rhéto, j'ai travaillé un an comme ouvrier colleur, chez le père d'une copine, dans un atelier de confection de vestes en cuir. Nous étions payés « à la pièce », et

pour toucher nos primes, il fallait suivre la cadence. Moi qui ne foutais rien à l'école, là, j'ai vraiment dû apprendre à bosser. Les trois dernières années, à l'Athénée d'Uccle, c'est moi qui dessinais l'affiche de théâtre de l'école et je voulais faire de la gravure artistique. Cela me semblait un bon compromis entre un travail artistique et un travail manuel.

Tous les jours, après le boulot, je soupais d'un cornet de frites à la Gare du Midi, avant d'aller suivre les cours du soir de l'Académie des Beaux-Arts.

Ma voie semblait toute tracée.

La politique, le théâtre et la chanson allaient pourtant vite me rattraper par le fond du pantalon.



## — LE GRENIER AUX CHANSONS

J'ai gratouillé mes premiers accords à quatorze ans, sur la guitare espagnole de maman. J'écoutais tout Brassens en boucle, comme un moine zen.

J'avais dévoré tout Vian et Prévert. Je m'endormais sur *Playboy* et *Les fleurs du Mal* de Baudelaire.

Le premier 33T de Dylan, *The Freewheelin' Bob Dylan*, venait de rejoindre Brel, Reggiani, Montand et les Beatles dans la discothèque familiale.

À quinze ans, je composais mes premières chansons.

À dix-sept ans, je donnais mon premier récital public, à la Maison des Jeunes « Peter Pan », à Linkebeek.

Mais c'est au « Grenier aux chansons » que tout a vraiment commencé. Un petit cabaret

de trente-cinq places, à cent mètres de la Grand-Place de Bruxelles, avec des tables en bois et des tabourets de nains de jardin.

Jane Tony, son adorable patronne, haute comme trois pommes, plissée comme une reinette, maquillée à la truelle, avait l'âge des pavés de son impasse, et la pétillance d'une flûte d'half-en-half<sup>(1)</sup>.

Le dimanche après-midi, elle prodiguait gracieusement ses conseils aux jeunes chanteurs débutants. Je venais d'avoir dix-huit ans.

Un dimanche après-midi pluvieux, j'ai poussé la porte du « Grenier » pour une audition. Un mois plus tard, j'étais à l'affiche.

J'ai loué une chambre à l'étage, et j'y ai été programmé, tous les week-ends, pendant deux ans.

C'était encore du music-hall « à l'ancienne ».

(1) « Pétillance » n'existe pas au dictionnaire, et c'est bien dommage, car le mot dit bien ce qu'il veut dire. L'half-en-half (« moitié-moitié », en flamand) est un apéritif bruxellois qui mêle part égale le champagne au vin blanc.



Je m'égosillais, le pied sur un tabouret, entre deux chanteurs, un humoriste, un magicien et un joueur de flamenco.

C'était « la bohème ». Vers minuit trente, on allait manger tout notre cachet chez « madame Christiane », à La Palissade, rue des Bouchers.

Nous terminions la soirée plus pauvres qu'en la commençant.

Mais le « Grenier » était bien connu des amateurs de chansons.

On venait de Liège ou de Charleroi pour y découvrir le prochain Julos ou le prochain Bialek. Peu à peu, j'ai ainsi commencé à tourner dans toute la Wallonie. Car il y avait encore, à l'époque, à côté de la « variété commerciale », un vrai réseau pour « la chanson française » : des cabarets, des maisons de jeunes, une revue, des festivals, des émissions radio.

Nous étions une cinquantaine à tourner alors dans ce petit circuit en Belgique : Bialek, Torres, Anciaux, Duchesne, Jofroi, Dhavré, Dailly, Simons, Debattice, Mignolet, Morel,

Stefanski, Burton, Gaetan, Watrin... tant d'autres !

Les plus connus, comme Julos et Louka, étaient déjà « monté » à Paris.

Pour une soirée commune au Centre Culturel Jacques Frank, nous nous baptisâmes *Chanson Sauvage*. J'étais le benjamin de la bande. Et quand l'émission « Tempo », de la Télévision Belge, nous consacra une émission, c'est à moi que l'on tendit le micro pour présenter les copains.

Parallèlement, j'étudiais encore la gravure à l'Aca rue du Midi (aux côtés du « Vonve », le futur chanteur des Tueurs de la Lune de Miel). J'avais aussi été engagé comme comédien au Théâtre des Jeunes de la Ville de Bruxelles, pour qui j'avais joué deux spectacles pour enfants, puis au Théâtre de la Vie, avec qui j'avais créé « Concerto pour un vélo ». J'avais vingt ans. Une glorieuse et lumineuse carrière de chanteur belge m'ouvrait les bras. Et c'est là que j'ai arrêté de chanter.

## — LE JOURNAL POUR

Au début des années septante, le monde semblait partagé entre guerre et révolution. Pour beaucoup, l'urgence d'un engagement politique radical apparaissait notre génération comme une évidence. J'en fus.

Mai 68 venait de secouer la vieille Europe. La guerre du Vietnam s'enlisait, avec ses villages bombardés au napalm. En 1973, au Chili, un coup d'état fasciste renversait le gouvernement d'unité populaire de Salvador Allende. En 1974, au Portugal, la révolution des œillets mettait fin à la vieille dictature de Salazar.

L'histoire semblait s'écrire sous nos yeux. Moi, je voulais y participer. Je voulais me battre. Avec mon répertoire « contestataire », j'étais souvent invité à chanter dans les fêtes de solidarité. C'est à cette occasion que j'ai rencontré l'équipe de l'hebdomadaire « POUR ».

« POUR » avait été créé par une poignée de militants qui voulaient « donner la parole au

peuple », « soutenir les luttes populaires », « écrire la liberté » et, bien sûr, faire la révolution. Vaste programme !

En 1974, j'ai rejoint le collectif du journal et j'ai complètement arrêté de chanter pour devenir militant professionnel.

J'ai vite été élu à sa direction collégiale et j'y ai travaillé, dans l'ordre, comme cuisinier, journaliste, secrétaire de rédaction et monteur offset.

Pendant des années, j'ai ainsi sillonné la Wallonie et la Belgique des luttes. J'ai rencontré des syndicalistes, des paysans, des ministres, des enseignants, des putains, des réfugiés politiques, des groupes féministes, des anarchistes flamands, des militants homosexuels, des pacifistes végétariens, des indépendantistes basques, des activistes anti-nucléaires, des comités d'habitants et des dizaines de collectifs de lutte.



**POUR**



écrire la vérité

LA FÊTE

**LE JOURNAL  
QUI SOUTIENT  
LES LUTTES**



SIGN  
ICI la  
PETITION  
CONTRE  
CENSURE  
FILM:  
"Il ne suffit pas  
D'un toit avec  
pauvres..."



Chaque mardi, nous passions une nuit blanche pour sortir l'hebdo au forceps.

Je bossais plus de soixante heures par semaine. Après quatre ans de ce régime, j'ai fait un joli « burn-out », et les copains m'ont envoyé me ressourcer dans la culture.

J'ai fondé les Ateliers du Zoning, un groupe musical d'intervention, pour qui j'ai écrit « la ballade d'Hoboken ». La chanson dénonçait la pollution par le plomb d'une grosse entreprise métallurgique, et l'usine m'a fait un procès en diffamation.

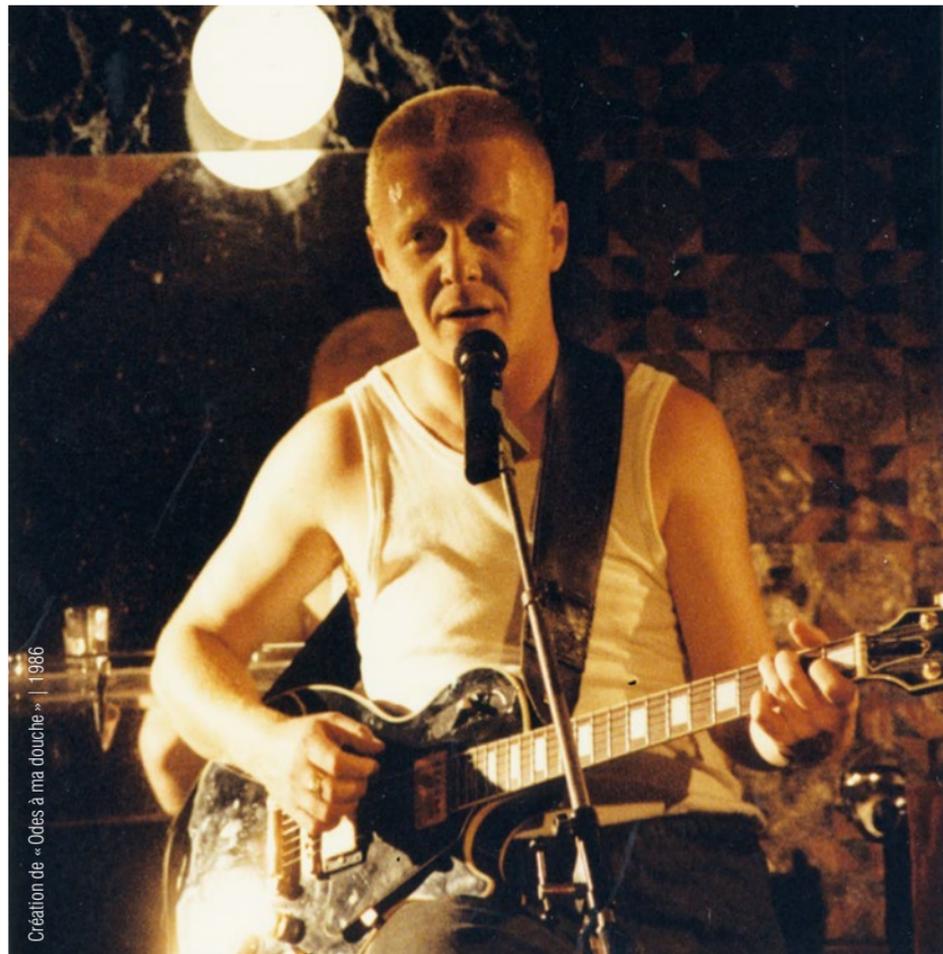
Elle me réclamait 100.000 FB de dommages et intérêts et la destruction immédiate de tous les disques (qui n'existaient pas, mais que nous nous sommes bien sûr empressés d'enregistrer). Au terme d'un procès assez médiatique, j'ai été acquitté.

À partir de 1979, j'ai recommencé à écrire mes propres chansons.

« Le pays petit », qui est sans doute ma chanson la plus « connue », date de 1980.

Sans ce parcours, sans toutes ces rencontres, je n'aurais sans doute pas pu l'écrire.

En 1981, quand l'imprimerie du journal POUR a été incendiée par les fachos, j'étais déjà revenu à la scène avec deux spectacles de « cabaret chantant ». Et si je suis toujours là, trente-cinq ans plus tard, c'est peut-être parce que j'ai su, ces années-là, me taire pour mieux vous écouter.



Création de « Odes à ma douche » | 1986

## LE PAYS PETIT

C'est un pays petit aux frontières internes  
Où les douaniers pullulent à chaque carrefour  
Où les vessies des porcs passent pour des lanternes  
Pendant que le dimanche à la pointe du jour  
Les convoyeurs attendent

C'est un pays mouillé perclus de pavés tristes  
Où la pluie des lundis nous rend les jours amers  
C'est un cafard secret auquel nul ne résiste  
Quand sous le ciel réduit au niveau de la mer  
Les convoyeurs attendent

C'est un pays joyeux à la bouche gourmande  
Quand l'accordéon joue la rythmique du cœur  
Quand le ciel est flamand et la lune romande  
Dans des dancings discos où sous les projecteurs  
Les convoyeurs attendent

C'est un pays marchand ouvert les jours ouvrables  
Où l'Europe en chantier vient nicher ses squatters  
Dans les bureaux déserts de tours inhabitables  
Pendant qu'à chaque arrêt du tram 107 quater  
Les convoyeurs attendent



Avec Charles Loos | 1984

C'est un pays doublé de régions transitoires  
Je dirais même plus que ce sont deux pays  
Tombés par accident dans un trou de l'histoire  
Et où depuis ce temps entre Bonn et Paris  
Les convoyeurs attendent

C'est un pays debout que je porte en mon ventre  
Creusé par les houilleux, bâti par les maçons  
Ce pays mes amis il nous faudra le prendre  
Et c'est ce pays-là qu'au seuil de leurs maisons  
Les convoyeurs attendent

Car nous n'attendons pas qu'il neige des oranges  
Ou que l'ogre d'argent daigne enfin nous quitter  
Pour vivre dans les rues cette passion étrange  
Qu'on appelle parfois simplement « liberté »  
À force de l'attendre

C'est un pays petit aux frontières internes  
Où les contrebandiers partagent leur tabac  
Autour des braseros quand l'aurore lanterne  
Et qu'on oublie la nuit en rêvant que là-bas  
Les voyageurs s'envolent

L'orchestre où a joué mon grand-père (au saxo, 2<sup>e</sup> à droite)

# Roger Rodgers and his Show-Band

PHOTO COOMANS



Music-Hall 11.1989



Avec la fanfare «camique» 1997



## — RACINES

J'ai longtemps rêvé d'être breton, indien, irlandais ou québécois.

Moi qui ne suis même pas wallon, j'enviais ceux qui, les deux pieds plantés dans leur terroir, n'avaient, semble-t-il, qu'à ouvrir la bouche, pour s'approprier une langue, une musique, une culture.

Pour un bruxellois de pure souche, c'est-à-dire un *zinneke* congénital, le triptyque « Qui suis-je, d'où viens-je and where is the atomium? », reste souvent une tragique énigme existentielle.

Moi, en écoutant Brassens, Isabel Parra et Woodie Guthrie, j'avais le sentiment d'être de partout. C'est-à-dire de nulle part.

En 1978, au détour d'une conversation, j'apprends pourtant que mon arrière-grand-père maternel, Joseph Van Gansen, artisan cordon-

nier et vétéran du Parti Ouvrier Belge, avait fondé et dirigé pendant trente ans la fanfare socialiste de Vilvorde (« *De Broederliefde* », « *La Fraternité* »).

Les saxophones, princes et enfants terribles du jazz, ne sont-ils pas nés en Belgique? Pas à Vilvorde, au bord du canal, mais à Dinant, en bord de Meuse. Comme si, avant de partir à la conquête du monde, ils avaient porté en eux la structure tubulaire de nos grandes entreprises métallurgiques.

C'est dans cette fanfare que Pierre, mon propre grand-père, a sans doute soufflé pour la première fois dans son saxo.

Cette histoire familiale me passionne. J'essaye de me documenter.

Or à la Bibliothèque Royale, en 1978, il n'y avait qu'un seul opuscule consacré aux

harmonies et fanfares. Il était signé par Robert Wangermée, musicologue, que ma génération a mieux connu comme directeur de la Radio Télévision Belge.

Je découvre pourtant dans cette petite étude des chiffres inouïs.

Entre 1910 et 1920, il y avait, en Belgique, plus de 80.000 musiciens amateurs répartis dans plus de 2500 harmonies!

Un mouvement musical sans précédent, qui a pratiquement disparu de notre mémoire collective. Ô Bruxelles, capitale de l'amnésie!

Il y avait toute cette musique dans ma famille, et je n'en savais rien.

Je me croyais privé de racines. J'étais simplement assis dessus<sup>(2)</sup>.

(2) En 1985, j'ai présenté un spectacle avec quinze musiciens sur l'histoire des fanfares : « Une grande Harmonie ». En 1997, j'ai enregistré « Semal en fanfare » avec le groupe Cramique.



## *AUX 80.000 MUSICIENS INCONNUS*

À vous tous

Qui êtes entrés dans ce siècle en portant devant vous  
Vos cuivres astiqués comme vos souliers du dimanche  
Comme au matin des pauvres à Noël une orange  
Comme un couvert d'argent à la table des autres

À vous tous

Qui avez su recracher dans la bouche des anges  
Les toux de fond de puits aux accents de grisou  
La chaleur des hauts fourneaux les froids échafaudages  
Les vapeurs de chlorure la poussière des bureaux  
Et les lèvres brûlées des ouvriers verriers

À vous tous

Qui avez traversé tout ce siècle, épuisés,  
En portant devant vous comme on porte ses rêves  
Vos pauvres porte-voix qui n'ont jamais porté  
Que le rire des canons aux terrasses des fêtes

Aux 80.000 musiciens inconnus

Et à vous Pierre et Jeanne  
inconnus parmi les inconnus  
Je dédie cette chanson.

## — BOBONNE ET BONPAPA

Mon grand-père maternel, Pierre Van Gansen, est mort quand j'avais seize ans. Une espèce rare : un vieux trotskiste saxophoniste.

C'est lui qui m'a appris à dessiner, à main levée, la carte de la Belgique, avec la césure de sa frontière linguistique et ses trois bosses en crête de dragon.

Il avait travaillé toute sa vie à la Prévoyance Sociale, dont il fut l'un des douze premiers employés. *La mafia*, comme il disait.

Il envoyait de temps en temps d'anonymes articulets à *La Gauche*, l'hebdomadaire trotskiste.

Et tous les week-ends, avant que je ne le connaisse, il avait joué du saxo.

Dans diverses fanfares d'abord, puis dans « *l'Orchestre de Jazz Symphonique* » de la Prévoyance Sociale, puis, après la guerre, dans un grand orchestre dansant bruxellois,

« *Roger Rogers and his Show Band* », qui, comme son nom l'indique, était évidemment 100 % « *belge* ».

Curieusement, *bonpapa* et moi n'avons jamais parlé ensemble, ni de musique, ni de politique. Mais c'est sa chevalière que je porte au doigt depuis cinquante ans.

Quant à ma petite grand-mère, *bobonne*... Je crois que nous nous sommes beaucoup aimé.

Elle avait perdu un fils en bas âge, et avait sans doute reporté sur moi une partie de cette affection. Elle est morte en 1982, à la maison, dans mon lit d'enfance, l'année où j'ai sorti mon premier 33T.

Un soir de Noël, quand j'avais quatre ans, elle m'avait dit : « *Klotchke, mon chéri, Bobonne ne t'aime pas !* ». J'étais parti en pleurant.

Elle avait crié dans mon dos : « *Bobonne ne t'aime pas... Je t'adore !* ».

C'était ma première blague.  
On pleure toujours quand on apprend.

Pour son quatre-vingtième anniversaire, je l'avais invitée à partir, en amoureux, dans un hôtel des Ardennes avec vue sur la Meuse. C'était la première fois de sa vie qu'elle faisait de l'auto-stop. « *Ouille ouille, Klotchke, qu'est-ce que tu me fais faire !* ».

Sa mère, blanchisseuse, était veuve avec cinq enfants. Son mari, artiste pâtissier, sculptait d'éphémères châteaux en sucre dans les vitrines des magasins. Il est mort jeune, d'une maladie de poitrine.

*Bobonne* avait donc dû, à neuf ans, travailler comme petite main dans un atelier de couture. C'est mon grand-père qui lui a appris à lire et à écrire.

Cela ne se passait pas dans les Indes, au Moyen-âge.

Mais au début du XX<sup>e</sup> siècle, en Belgique, dans ma propre famille.

Je n'ai pas toujours su où j'allais.  
Mais j'ai toujours su d'où je venais.



Ce texte est paru en « Carte Blanche » dans le quotidien « Le Soir » en 1985. L'année suivante, je créais « Odes à ma douche », un récital théâtralisé dans un décor de salle de bain, qui allait être joué plus de 320 fois à travers toute la Francophonie.

## — J'AIMERAIS VOUS ÉCRIRE UNE CHANSON.

Au commencement était le verbe. En ce temps-là, la chanson était bonne. Et française. « Bonne-chanson-française » épelait mes parents, en posant, avec des gestes de sacre, le noir triptyque sur le tourne-disque familial. En ce temps-là, le vinyle fleurait le lys, la cerise et le laurier rose. Le sens organisait les mots. Le texte scandé portait la musique. La rive était gauche et le fleuve poétique. Ferré chantait Apollinaire, Ferrat Aragon, Montand Prévert, Brassens Villon. Vian chantait Vian. J'apprenais à écrire en ouvrant la radio.

Un jour, on a poussé le pick-up du salon pour installer la télé. Nous étions au printemps '68 : qui se serait méfié ? La culture était dans la rue et s'écrivait sur les murs. Sur cette lancée, la chanson d'expression a roulé pendant dix

ans de réseaux en régions, de fêtes en festivals, de comités en commémorations.

Les vieux circuits du music-hall et du cabaret agonisaient ? Qu'importe, puisque des milliers d'associations avaient pris le relais.

Les radios et les télévisions l'ignoraient ? Qu'importe, puisque la « contre-culture » aurait bientôt ses propres coopératives et ses propres médias.

Mais les grands mouvements sociaux des années septante se sont épuisés et le réveil fut brutal.

Quand j'ai recommencé à chanter, au début des années '80, l'électronique avait révolutionné, et l'image, et la musique. Sur les

petits écrans, les play-back et les vidéo-clips occupaient les salles à manger. Visuels, rapides, dansants. Les boîtes à rythmes et les synthés grouillaient sur la bande FM. Le poids du son, le choc du look. Adieu la littérature, bonjour la publicité.

Entendre des voix à la radio suscitait des vocations. Avoir des apparitions à la télé a fondé des religions. Après Lourdes et Fatima, ce fut le Zénith et Bercy.

La chanson sans image, la chanson aveugle, sera-t-elle aux années '80 ce que le cinéma muet fut aux années '30 : un média infirme, une voix d'expression en voie d'extinction ? Une question de bac pour l'an 2000. Et le spleen du chanteur de fond égaré entre un cent mètres et un défilé de mode.

Dualité de la chanson. Face A, la culture. Face B, l'industrie. Ici aussi, on restructure. Le drame de la sidérurgie en stéréo sur votre chaîne hi-fi. Cours vivant d'économie à usage des chanteurs. Si tu chantes en flamand, ton marché est flamand. Si tu chantes en français,

ton marché est francophone. Si tu chantes en anglais, ton marché est mondial.

Amortissement des productions. Phénomène de concentration. Loi du plus fort. Du haut des miradors / minarets, sept ou huit compagnies major anglo-saxonnes sonnent aujourd'hui le tempo de la sono mondiale<sup>(3)</sup>. Et contrôlent 90 % des circuits de production et de diffusion de l'industrie discographique. Ces bulldozers ont, au passage, façonné le marché et les médias à leur image. À l'unisson, les radios et les télévisions. Sous le joug, les petits producteurs et distributeurs nationaux. Heureux Français, pourtant !

Du moins ont-ils, et l'obligation commerciale d'alimenter un marché intérieur, et la volonté politique d'afficher une identité culturelle.

Mais en Belgique ? Commercialement, un marché minuscule coupé en deux par une frontière linguistique.

Culturellement, un pays éclaté où le pouvoir politique lui-même ignore s'il est belge,

européen, francophone, wallon, bruxellois ou provincial. Et en plus, il pleut.

Il est donc fort possible que la chanson d'expression se dissolve complètement chez nous. Il est par contre probable qu'elle survive à l'échelle de la francophonie. En complète dichotomie. D'un côté, les compagnies major feront tourner quelques vedettes consacrées en circuit bouclé, de méga salles de spectacles en grosses émissions de variété. De l'autre, une constellation de petits lieux hébergera les artisans de la tradition et les laboratoires du possible.

Entre les deux, un désert peuplé d'un ou deux magazines, deux ou trois festivals, trois ou quatre salles subsidiées (prière de me communiquer leur nom par retour du courrier, merci).

- Dis papa, c'est loin les Marquises ?
  - Tais-toi et nage.
- (histoire belge)

Résumons-nous. Je pratique, dans un pays

qui n'existe pas, un mode d'expression qui existe de moins en moins. C'est mon métier, disais-je. C'est ma vie. Ne voyez cependant dans ces propos nulle amertume. Nulle vindicte. Je prends simplement conscience de mon état. Je suis une possible baleine d'eau douce. Je suis un oiseau-mouche migrateur. Je dois bouger pour ne pas mourir. Je suis un dipneuste, un protoptère ou un latiméria. Un possible mutant ou un fossile vivant. Je ne demande rien. Je cherche. Un microclimat. Une niche écologique. Le lieu géométrique d'une sensibilité, d'une expression et d'un public.

C'est ambitieux ? Certes. Simple et ambitieux comme la vie d'une baleine bleue. C'est pourquoi, en cette seconde précise, j'aimerais vous écrire une chanson.

(3) Elle ne sont plus que trois trente ans plus tard : Warner (la nord-américaine), Sony (la japonaise) et Universal (qui est... française, pour autant que le capital puisse avoir une nationalité).

Création de « Odes à ma douche » | 1987



« Semaï et les Convoyeurs » | 1991



Avec Eric Drabs dans « Cabaretje » | 2006



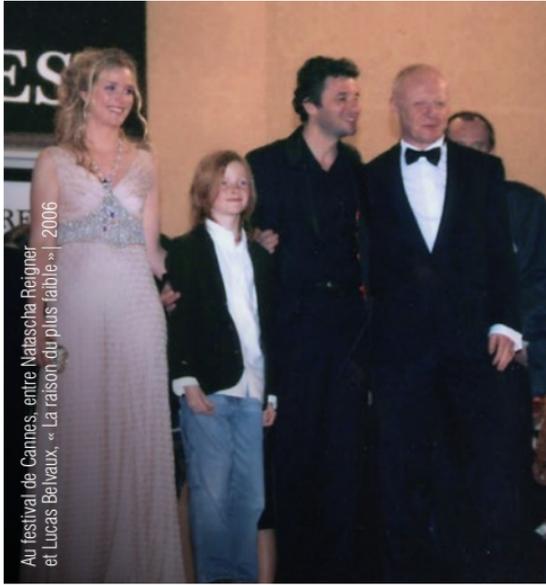
« Oedipe à la ferme » avec Ivan Fox | 2002



Avec Lolo Ferrari, « Camping Cosmos » | 1996



Au festival de Cannes, entre Natacha Régnier et Lucas Belvaux, « La raison du plus faible » | 2006



Avec Patrick Decamps et Lucas Belvaux « La raison du plus faible » | 2005





## TOUTES LES CHOSES (À LOLI)

Avec le temps toutes les choses  
changent et se métamorphosent  
la graine pousse la neige tombe  
le lilas fleurit sur la tombe  
Mon chien n'est plus qu'un cerisier

Avec le temps, tout se transforme  
change de peau, de goût, de corne  
La montagne et la libellule  
et les étoiles avec les bulles  
de savon dans les soirs d'été

Avec le temps, tourne et s'éloigne  
La roue des plaisirs et des larmes  
À l'Auberge des Certitudes  
on boit encore par habitude  
Comment s'appelait cette fille ?

Avec le temps, tout s'évapore  
Les yeux le ciel les météores  
Les drapeaux rouges sur la Mer Noire  
et ce parfum dans ma mémoire  
pour qui j'aurais donné ma vie

Avec le temps, tout se consume  
et brûlera ce que nous fûmes  
comme la fumée des cigarettes  
au bout du filtre le cœur s'arrête  
tout finit dans les cendriers

Et sous l'église de Marville  
Où deux mille crânes s'empilent  
On lit: « Passants, priez pour nous  
car nous fûmes ce que vous êtes  
et vous, vous serez comme nous »

Avec le temps, tout se transforme  
change de poids, d'odeur, de forme  
le mercure et la salamandre  
et la rivière et ses méandres  
et ce désert fut un verger

Avec le temps toutes les choses  
changent et se métamorphosent  
Alors pourquoi mon grand amour  
Quand nos peaux se touchent  
Toujours ce sentiment d'éternité ?



## — UN MARCHÉ CULTUREL COLONISÉ

Le Syndicat des Éditeurs Phonographiques de France a publié, en 2012, une intéressante étude internationale sur la place des « répertoires locaux » dans les marchés de la musique.

Sans surprise, ce pourcentage est de 93 % aux USA et de 92 % au Japon.

Ce qui signifie que, dans ces deux pays, le public n'écoute pratiquement que les groupes et chanteurs locaux.

Ce chiffre est de 59 % en France, de 54 % en Italie, de 51 % au Royaume-Uni, de 47 % en Suède et en Espagne.

En Flandre, on reste dans une fourchette entre 32 et 38 %.

Mais en Belgique francophone, on chute entre 4 et 8 %.

Un des taux les plus bas du monde.

Notre marché culturel est celui d'un pays colonisé.

Autre chiffre parlant : le « Top 20 » des albums vendus en Belgique pour la période 2009-2013. Sur cet échantillonnage de cent albums, il y a 38 artistes flamands en Flandre, ce qui témoigne d'une réelle production locale et de la vitalité de « scène flamande ». À contrario, il n'y a que huit artistes de la Fédération Wallonie Bruxelles dans ce même « Top 20 » wallon.

Au Québec, pays francophone cousin du nôtre, il y a 60 artistes québécois dans ce même classement.

En résumé, nous écoutons vingt fois moins nos artistes que les Américains, dix fois moins que les Italiens et les Suédois, et six fois moins que les Belges néerlandophones. C'est toute la différence entre une nation qui émerge et un pays qui s'évapore.

Prise de parole au nom du FACIR à une action de « Conseil d'ad » à la Bourse



# « ON NE BÂTIT PAS UNE NATION SUR UN VIDE CULTUREL »

En 2013, la toute jeune Fédération des Auteurs, Compositeurs et Interprètes Réunis (FACIR) organisait à Bruxelles les premiers « États Généreux de la Musique ». Plus de trois cents professionnels et amis de la musique se rassemblèrent à cette occasion à la Tricoterie. J'étais l'une des chevilles ouvrières du projet, et j'avais été chargé d'introduire les débats en proposant quelques pistes de réflexions. Voici un large extrait de cette allocution.

1. L'industrie mondiale de la musique poursuit son processus de concentration. Trois grosses firmes de disques contrôlent aujourd'hui 80 % de la production mondiale et « formatent » la consommation culturelle de masse. Quelle place, dans ce contexte, pour les productions indépendantes, les musiques « non commerciales » et les marchés nationaux ?
2. La Belgique francophone vit depuis longtemps à l'ombre de Paris. Notre marché est ainsi doublement colonisé par les industries françaises et anglo-saxonnes, et nous importons plus de 95 % de nos chansons et de nos musiques. Comment, dans ces conditions, développer un secteur musical autochtone et faire vivre nos professions ?
3. La majorité des médias audio-visuels belges francophones, privés comme publics, sont largement inféodés à cette situation. Des pans entiers de la création musicale et de notre patrimoine sont ainsi complètement évacués des antennes. Comment, au contraire, rendre compte de la diversité et de la richesse de notre vie musicale ?
4. Le marché « traditionnel » du disque s'effondre, alors que, sur le Net, la musique circule de plus en plus souvent gratuitement. Entre liberté d'expression et financement des métiers de la musique, comment vivre cette révolution technologique ?
5. Les politiques d'austérité imposées par l'Union Européenne pénalisent doublement la culture et la musique : directement, par la

contraction des budgets culturels et sociaux (baisses des subsides), et indirectement, par la baisse générale du pouvoir d'achat (moins d'argent pour les « loisirs »).

6. Le statut « d'intermittent du spectacle », conquis de haute lutte par nos aînés, est aujourd'hui systématiquement remis en cause pour se transformer en « chasse aux chômeurs ». Comment défendre, au contraire, un statut social adapté à l'exercice de nos professions ?
7. Cette crise économique et culturelle se double chez nous d'une profonde crise politique et institutionnelle. C'est l'existence même de la Belgique, comme état fédéral, qui est aujourd'hui remise en cause par l'autonomisation croissante de la Flandre. Or, si Bruxelles et la Wallonie devaient demain se réinventer un avenir commun, les artistes auraient un rôle central à jouer dans la construction d'un imaginaire collectif. On ne bâtit pas une nation sur un vide culturel.
8. Nul repli « nationaliste » dans ces constats. La musique est, par essence, internationale

et métissée. Simplement, nous voulons « vivre, créer et travailler au pays ». Cela n'empêche, ni le goût des voyages et des rencontres, ni l'ambition de parler au monde entier. C'est en étant nous-mêmes que nous serons les meilleurs de nos ambassadeurs.

9. Si la plupart de ces contraintes économiques et politiques nous sont extérieures, le combat passe aussi par nos propres têtes. Car pour combattre une servitude, il faut d'abord en reconnaître le poids et la désigner comme telle. C'est pourquoi, nous appelons à une véritable révolution dans les esprits. Rien ne nous condamne à vivre en exil dans notre propre pays, si ce n'est cette étrange indifférence à nous-même ; cette incapacité congénitale à défendre nos qualités propres et à écouter nos propres voix. Mais ce que notre indigence collective a pendant des années laissé se déliter, notre intelligence collective peut aussi volontairement le reconstruire. Seuls, nous ne sommes rien. Ensemble, nous pouvons tout. C'est le sens de ces « États Généreux ». En avant la musique !



Avec mon fils Sam, it's a long way.

# IMPASSE SEMAL

S'il vous reste quelques chats maigres  
Faulant des râles langoureux  
Une ruelle sans fenêtres  
Pour abriter des amoureux  
Pour conjurer le temps qui passe  
Donnez mon nom à une impasse  
Que chacun lise dans le journal :  
Impasse Semal.

Y a une école Georges Perec  
Des lycées Brel ou Jacques Prévert  
J'ai roulé en Van au Québec  
Sur l'autoroute Félix Leclerc  
Rapport à mon succès d'estime  
Faut quelque chose de plus intime  
Un genre de repaire d'animal  
Impasse Semal.

Ça sent la sueur la cuisine  
Le vieil alcool et la lavande  
Du linge à contre-jour dessine  
Des arcs-en-ciel de contrebande  
Entre le lierre et la glycine  
A côté du mur de l'usine  
Après tout on ne vit pas si mal  
Impasse Semal.

On n'y vient pas par habitude  
On ne la trouve qu'en se perdant  
Il faut aimer la solitude  
Et ne pas trop aimer l'argent  
C'est du pavé à barricades  
Qu'a jamais vu l'cul d'une grenade  
Mais rêve de plage baptismale  
Impasse Semal.

Dans le box désert d'un garage  
Ouvrez-nous une salle de répét'  
Que chaque soir ça déménage  
Entre les saxes et les trompettes  
Faites chanter aux contrebasses  
Pour les âmes à marée basse  
Mes rimes duodécimales  
Impasse Semal.

Réservez-moi deux réverbères  
Pour trouver mes clés sous la pluie  
Et quelques graffitis berbères  
Pour éclater les murs et puis  
A la craie blanche sur le trottoir  
Tracez des coeurs et des guitares  
Et voilà tout notre arsenal  
Impasse Semal.

Oh ! Partageux, mes amis, nous  
Avons croisé tant de chemins  
Ceux qui n'ont rien partagent tout  
Ceux qui ont tout ne partagent rien  
A contre-courant du ressac  
On résistait dans les culs-de-sac  
Enfin, ici, poser nos malles  
Impasse Semal.

Mais dans ce monde où qui perd gagne  
On ne célèbre pas les perdants  
Même les ronds-points à la campagne  
Portent les noms des présidents  
Dans mes chansons y a toute la place  
Pour toutes les étoiles de l'espace  
J'y caserai bien au final  
L'impasse Semal.

Dans mes chansons y a toute la place  
Pour toutes les étoiles de l'espace  
J'y caserai bien au final  
L'impasse Semal.

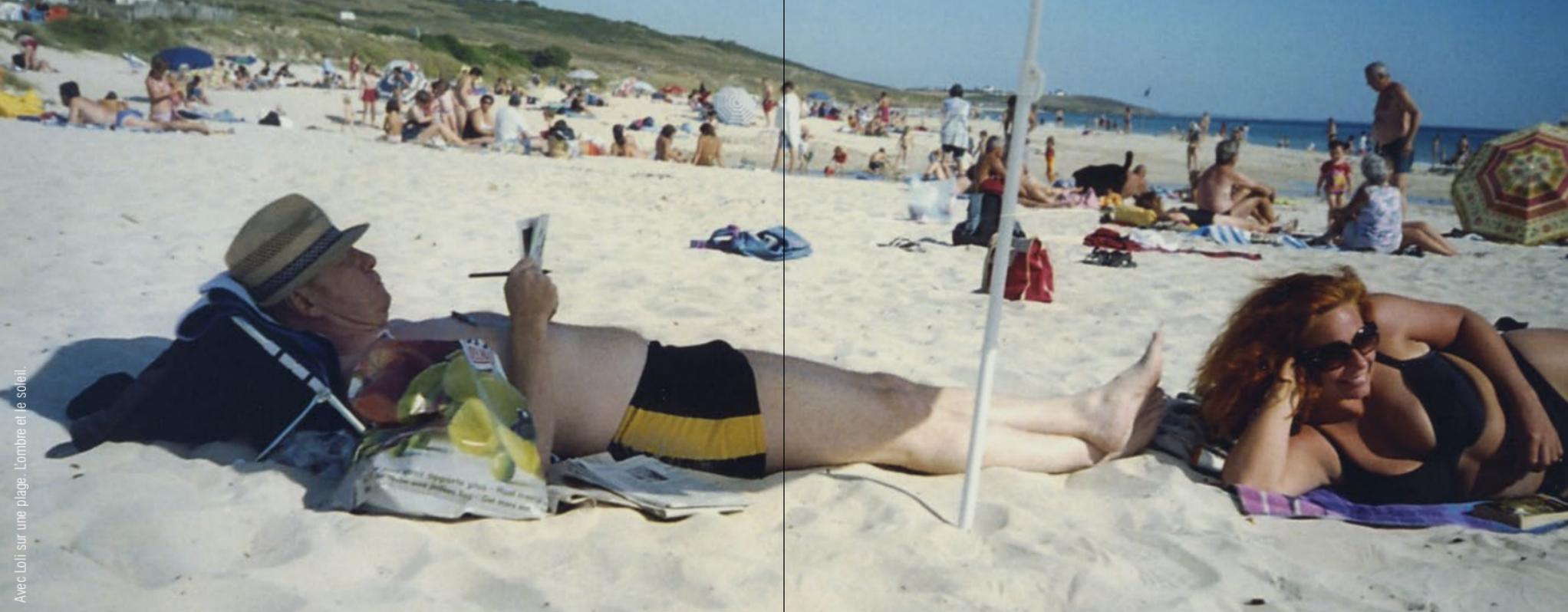
# DISCOGRAPHIE

- 1980 – 45 T « La Ballade d'Hoken » (avec les Ateliers du Zoning)  
1982 – 33 T « Les convoyeurs attendent » (Dis'que Tu Veux)  
1984 – 33T « Claude Semal / Charles Loos » (Dis'que Tu Veux)  
1987 – 45T « Né pour mourir » / « Noble B » (Dis'que Tu Veux)  
1987 – 33T « Nu » (chansons d'Odes à ma douche) (Miracle! / Chien Ecrasé / Polygram)  
1989 – CD « Music-hall » (Franc'amour / Igloo Records)  
1990 – 45 « Europa » (Miracle!)  
1991 – K7 « Semal et les Convoyeurs, live in Seraing » (Dis'que Tu Veux)  
1993 – CD « A nos amours ! » (Franc'amour / Igloo Records)  
1997 – CD « En fanfare » (Franc'amour / Igloo Records)  
2000 – CD Semal et Duchesne « L'été indien, l'autre Milou » (hors commerce)  
2000 – CD « Semal et Loos en public aux Riches Claires » (Dis'que Tu Veux)  
2003 – CD « Les chaussettes célibataires » (Franc'amour / Igloo Records)  
2007 – CD « Belgik » (Franc'amour / Igloo Records)  
2010 – DVD « Semal Band à 4 au Bozar » + « Semal Nécessaire » (Igloo Records)  
2012 – CD « Les Bals, les BBQ's et les Crématoriums » (Franc'amour / Igloo Records)  
2017 – Coffret « Semal, la totale » (Igloo Records)  
2017 – CD « Impasse Semal » (Igloo Records)

Les textes et chansons de Claude ont également été chantés par Christiane Stéfanski, le Groupe d'Action Musical (GAM), Philippe Anciaux, Jacques-Ivan Duchesne, Jacques Bertin, Romain Didier, Jacques Hustin, Entre 2 Caisses, Albert Delchambre et Yvette Théraulaz.

Remerciements à tous ceux et toutes celles qui ont participé à ces albums, avec, par ordre d'entrée en scène, Marc Hérouet (piano), Bob Dartsch (drums), John Valcke (basse), Eric Chale (guitare), Jeannot Gillis (violon), Michel Herr (synthé), Charles Loos (piano, synthé, arrangements), Paolo Radoni (guitare, arrangements), Jean-Louis Rassinfosse (contrebasse), Jacqueline Rosenfeld (alto), Felix Simtaine (batterie), Jean-Luc Van Lommel (batterie), Daniel Léon (prise de son, mixage), Jean-Claude Salémi (dessins, gravures), Jean Hanssens (photos), André Klènes (contrebasse), Maurane (choeurs, voix), Didier de Roos (son, mixage), Chantal Bournonville (photos), Michel Delory (guitares), Nicolas Fiszman (guitare, basse), Eric Melaerts (guitare), Fabrizio Manzini (guitare), Jean-Luc Manderlier (claviers, arrangements), Frank Michiels (percussions), Pietro Lacirignola (son, mixage, sax), Béatrice Ramirez et Sylvia (choeurs), Danny Willems (photos), Arnould Massart (claviers, arrangements), Georges Alexander Van Dam (violon), Grégoire Duynslaeger (violon), Jean-Paul Dessy (violoncelle), Philippe Aerts (contrebasse), Ilona Chale et Isabelle Graf (choeurs), Line Adam (flutes), Daniel Stokart (sax soprano), Fabricio Cassol (sax alto), Erwin Vann (saxe ténor), Ronny Verbiest (baryton), Michel Massot (tuba, trombone), Thierry Gutman (batterie), la chorale de l'ULB (choeurs), Léon Bryns (voix), Marie Daulne (choeurs), Marc Keiser (accordéon), Luc Jacmin (sax alto), Alain De Bruyn (sax baryton), Emile Schram (trompette), Joe Higham (sax ténor), Jean Gérard (trombone), Catherine Parmentier (trompette), Patrick Theunen (trombone), Viviane Fortuné (tuba basse), Marc Lelangue (guitares, arrangements), Michel Andina (son, mixage), Jacques-Ivan Duchesne (guitares, claviers, arrangements), Phil Abraham (trombone), Jack Thysen (basse), Vincent Trouble (accordéon, arrangements), Daniel Roméo (basse), Frank Wuyts (claviers, arrangements), Dré Pallemaerts (batterie), Michel Berkman (basson), Eric Legnini (piano), Nono Garcia (guitare), Luc Van Den Bos (batterie), Paul Dubois (contrebasse), André Donni (clarinette, sax ténor), Gwenaël Micault (bandonéon), Jérôme Munafo (guitare), Michel De Rudder (arrangements), Henri Houben (sax ténor), Georges Triantafylou (percussions), Jean-Pol Danhier (trombone), Philippe Mober (batterie), Anne-Françoise Bersou (photo), Marc De Martelaere (basse), Pierre Jacqmin (basse, contrebasse), Eric Bribosia (accordéon, claviers), Jean-Grégoire Mékhitarian (son, mixage), Catherine Dorselaer (choeur), Isabelle De Beir (photos), Jessica Gazon (photos), André Stas (collages) Manghi Murinni (trombone), Emmanuel Lurquin (percussions), Aldo Granato (accordéon), Philippe Leblanc (clarinette), Pascal Chardome (guitares), Vincent Noiret (contrebasse), Ange Nawasadio, Tanga Rema et Sabine Kabongo (choeurs), Luc Toulouse (photos) Jo Mahieu (guitares, banjo), François Garny (basse, contrebasse), Michel Seba (batterie, percus), Eric Drabs (clarinettes, saxophones, balalaïka), Olivier Bodson (trompette, bugle), N'Fali Kouyate (kora, balafon), Martine Kivits (voix), Jean-Luc Faïchamps (claviers, arrangements), Rudy Coclet (son, mixage), Anne-Marie Panigada (photos), Véronique Vercheval (photos), Kevin Mulligan (guitares),

Avec Loli sur une plage. L'ombre et le soleil.





## CD 1

Nom	Durée	Album	Artiste
1 La concupiscence	2:39	Les chaussettes célibataires	Claude Semal
2 Bête bière	4:19	Music-Hall	Claude Semal
3 Le chanteur brélgé	3:07	Belgik	Claude Semal
4 L'Européu	3:53	En Fanfare	Claude Semal
5 Le pays petit	3:38	Les convoyeurs attendent	Claude Semal
6 Le frais fruit mur	1:53	Eponyme	Claude Semal Charles Loos
7 Les moineaux	4:25	Belgik	Claude Semal
8 A quoi bon	4:29	Music-Hall	Claude Semal
9 Comme en Belgique	4:40	Les chaussettes célibataires	Claude Semal
10 Le cimetièr des belges	2:52	A nos amours	Claude Semal
11 Chez nous	5:48	Les bals, les BBQ et les crema	Claude Semal
12 Je pète au lit	3:13	En Fanfare	Claude Semal
13 Le Succès D'estime	2:25	En Public	Claude Semal Charles Loos

## CD 2

Nom	Durée	Album	Artiste
1 Mais-moi	3:08	En Fanfare	Claude Semal
2 Les révolutions	3:40	Belgik	Claude Semal
3 Rock du brabant	4:31	Music-Hall	Claude Semal
4 Les Petites Filles	3:01	En Public	Claude Semal Charles Loos
5 Les chaussettes célibataires	4:06	Les chaussettes célibataires	Claude Semal
6 Bienvenue chez les fourmis	2:50	Belgik	Claude Semal
7 Devenir Vieux	3:07	En Public	Claude Semal Charles Loos
8 Ce vide contre ton corps	2:47		GAM / Claude Semal
9 Toutes les choses	3:24	Belgik	Claude Semal
10 Small is beautiful	3:32	Eponyme	Claude Semal Charles Loos
11 Le ciel sera couvert	3:18	Eponyme	Claude Semal Charles Loos
12 Allergique À L'alcool	4:47	En Public	Claude Semal Charles Loos
13 À la mer	2:32	Les chaussettes célibataires	Claude Semal
14 La fin du monde	3:40	Les bals, les BBQ et les crema	Claude Semal

# CD 3

Nom	Durée	Album	Artiste
1 Hymne	0:57	Music-Hall	Claude Semal
2 Les chiens	3:10	Les chaussettes célibataires	Claude Semal
3 La bite philanthropique	3:12	Les bals, les BBQ et les crema	Claude Semal
4 L'optimisme du desespoir	4:01	Eponyme	Claude Semal Charles Loos
5 Chacun a repris ses lèvres	5:24	En Public	Claude Semal Charles Loos
6 Nom de Dieu	4:22	Music-Hall	Claude Semal
7 T'es con	4:23	En Fanfare	Claude Semal
8 Mon copain Kamel	4:49	NU (1987)	Claude Semal
9 Semira	4:26	Les chaussettes célibataires	Claude Semal
10 Ali Anna et nous	3:16	En Fanfare	Claude Semal
11 La ballade du passant	3:04	Les convoyeurs attendent	Claude Semal
12 Premier adieu	5:04	Music-Hall	Claude Semal
13 Etre utile	2:56	Les bals, les BBQ et les crema	Claude Semal